



MATTHIEU GALEY "MOONLIGHT"

Culture

GINÉMA

A quoi sert la Fémis?

Un documentaire de CLAIRE SIMON, consacré à la prestigieuse ÉCOLE de cinéma, fait grincer des dents en interne. ENQUÊTE sur une institution qui irrite et fascine depuis ses origines

Par DAVID CAVIGLIOLI



Dans le documentaire qu'elle consacre au concours d'entrée à la Fémis, Claire Simon montre l'oral d'un barman qui veut devenir producteur de cinéma. Le jeune homme a réussi les deux premiers tours. Pour cette dernière épreuve, il doit séduire des cinéastes, producteurs, techniciens, dont certains enseignent à l'école. Il est costaud, abrupt dans sa façon de parler, d'autant qu'il est nerveux, habillé comme un night-clubber tropézien. Il raconte avec une énergie sarkozyste son parcours de self-made-man, travailleur acharné (« douze heures par jour, six jours sur sept »), parti de rien, jouant sa vie. Son personnage est aussi stéréotypé que ceux des autres candidats, mais son stéréotype à lui détonne en ces lieux. Ce n'est pas tant une affaire de classe sociale que de façon d'être. Sans doute a-t-on vu, au cours du film, d'autres jeunes gens pauvres et venant de loin, mais rien ne le disait chez eux. Lui est une minorité visible. Quand il sort de la salle, un juré avance que s'ils le laissent entrer à la Fémis, « ça va être un carnage ». Un autre le qualifie de « militaire du travail », sans que ça passe pour une remarque élogieuse. Quelqu'un lance : « Il me fait peur », et ajoute qu'il sera malheureux à l'école. Mais une jurée prend sa défense. Elle reproche à ses camarades de le disqualifier parce qu'il est un « bouseux ».

Chaque année, près de 1200 personnes se présentent au concours général de la Fémis, pour quarante places. Plus qu'il ne montre une école de cinéma, le film de Claire Simon documente un processus de sélection et de classement, et se demande ce qu'on choisit quand on choisit quelqu'un. Les épreuves sont montrées dans toute leur étrangeté, à commencer par l'épreuve de réalisation, où le candidat tétanisé doit faire semblant de tourner une scène imposée, dans un décor pas très beau, avec des comédiens qu'il voit pour la première fois. (Beaucoup d'épreuves consistent, au bout du compte, à bien feindre de faire du cinéma.) Surtout, le film montre des sélectionneurs incertains de leurs propres critères de sélection. Une correctrice reproche à une autre d'être sévère avec une candidate parce qu'elle ne peut « pas l'encadrer ». Hormis pour les épreuves écrites, le concours est livré à tous les sortilèges de la rencontre humaine. Le charme de l'évalué joue un rôle inévitable dans l'évaluation. Il faut savoir se raconter. Or les bourgeois sont souvent les meilleurs à ce jeu-là.

60 000 EUROS PAR AN ET PAR ÉTUDIANT

A la fin du mois de janvier, on rencontre Claire Simon dans un café, à Paris. Elle voulait « montrer comment des vieux se racontent qu'ils choisissent leurs héritiers, et comment des jeunes gens désespérés viennent là pour sauver leur vie ». Elle déclare avoir eu des difficultés à faire le film. La direction de l'école a encouragé le projet, mais beaucoup d'élèves et de profs ont refusé la présence de sa caméra, ce qui la rend amère. (« Les dominants n'aiment pas être filmés », dit-elle.) Le film a été projeté à la Fémis, où elle a dirigé le département réalisation. Il a été mal accueilli.

Beaucoup lui reprochent de régler des comptes, de manquer de délicatesse vis-à-vis des étudiants – notamment de l'ancien barman, qui a réussi le concours et qu'on dit blessé par la séquence. Claire Simon reconnaît que lorsqu'elle va dans les locaux martrois de l'école les élèves ne lui adressent pas la parole.

« Nous montrer comme une école pour grands bourgeois, c'est injuste, reproche une responsable de l'établissement. On se prend la tête pour que le concours soit le plus juste possible. Beaucoup de nos élèves vivent sans un sou. La dénonciation des puissants, ça va. On parle de gens qui vont faire des films, pas de gens qui vont avoir les codes de la bombe nucléaire. » Pour Claire Simon, « ce n'est pas le film qui est cruel, c'est le concours. Il répond à une vieille idée napoléonienne : la fabrication d'une élite nationale. Peu d'étudiants, auxquels on donne les meilleurs moyens. Ce sont les étudiants les plus chers de France après les élèves artificiers de l'armée de l'air. [Vieille rumeur qui circule à la Fémis, pas tout à fait vraie. L'énarque coûte 80 000 euros par an; le fémisien, 60 000; le coût d'un élève de l'École de l'Air est inconnu.] Il faut donc choisir, ces étudiants. Je ne juge pas du degré de reproduction sociale ou de méritocratie. Je regarde simplement comment on passe de 1200 personnes à 40. »

“La Fémis fabrique une élite nationale. Peu d'étudiants, auxquels on donne les meilleurs moyens.”

CLAIRE SIMON

« Le Concours » est tout de même un film sévère, qui arrive paradoxalement à un moment où la Fémis fait des efforts pour s'ouvrir. Elle accueille un tiers de boursiers, et 80% de ses étudiants viennent de province. Elle a créé un « programme égalité des chances » qui forme gratuitement les étudiants de ZEP au concours, et a ouvert une résidence pour ceux qui n'ont pas les diplômes requis pour le passer. Elle prend de plus en plus d'étrangers. On le sent d'ailleurs dans le film de Claire Simon : les examinateurs

s'efforcent de fuir les profils « formatés Fémis » – ce qui encourage ironiquement les candidats à un formatage du non-formatage.

L'école s'ouvre, et son cinéma s'en ressent. La comédie, l'animation ou le fantastique prennent peu à peu leur place. Au Festival de Clermont-Ferrand, le plus grand festival français de court-métrage, où la Fémis est traditionnellement bien représentée, s'est récemment tenue une rétrospective pour les trente ans de l'école. « On sent un nouveau souffle », dit Jérôme Ters, le sélectionneur qui s'est chargé de la programmation. Il y avait



**BIO**

Née à Londres en 1955, Claire Simon a grandi dans le Var. Elle est documentariste et réalisatrice. On lui doit « Gare du Nord » (2013) ou « le Bois dont les rêves sont faits » (2016). Elle a dirigé pendant plusieurs années le département réalisation de la Fémis.

auparavant une consanguinité un peu pesante. L'école est sortie de son espace traditionnel, très formaliste et parisien. » Le « film Fémis » n'est plus cette « suite de plans fixes sur un couple qui s'autoanalyse dans une chambre de bonne », comme le résume une figure de l'établissement. Il est obsédé par la province oubliée, la France des lotissements et des parkings sans horizon spirituel. « Au point que ça devient un tic, dit Alain Bergala, le critique en chef de l'école, venu des "Cahiers", qui voit tous les films réalisés et les commente. Parfois j'ai envie de leur dire : refaites-nous un peu de Rohmer, ça avait du charme. »

"OZON, LVOVSKY, BERGOT, SCIAMMA..."

Depuis trente ans qu'elle existe, la Fémis n'a pas cessé de lancer des carrières de cinéastes : Solveig Anspach, François Ozon, Arnaud des Pallières, Emilie Deleuze, Noémie Lvovsky, Emmanuel

LE CONCOURS, par Claire Simon
(en salles le 8 février).

Mouret. Plus récemment Emmanuelle Bercot, Céline Sciamma, Rebecca Zlotowski. « Un cinéma qui n'est ni hermétique ni immédiatement commercial, dit Olivier Ducastel, actuel directeur du département réalisation. Cette diversité du cinéma français, on la doit au fait

que de jeunes cinéastes peuvent faire leurs armes ici, en dehors du système mercantile. C'est la grosse différence avec l'étranger, où les élèves financent leur film sur le marché. » Alain Bergala, qui remet chaque année aux nouveaux arrivants une liste de grands films censés combler les trous de leur cinéphilie, trouve au contraire que ses étudiants « intériorisent les contraintes du marché », et sont pour la plupart rendus au « naturalisme banal qui a envahi les salles sous la pression des distributeurs. On n'arrête pas de leur dire : sortez de ça, mettez du romanesque. En même temps, ils savent ce qui les attend quand ils sortent ».

Ces temps-ci, tout le monde reconnaît que l'école est dans « une période faste ». Au dernier Festival de Cannes, une centaine





d'anciens élèves figuraient aux génériques des films sélectionnés. Beaucoup de réalisateurs remarquables sont sortis de la rue Francoeur : Thomas Cailley (« les Combattants »), Claire Burger et Marie Amachoukeli (« Party Girl »), Deniz Gamze Ergüven (« Mustang »), Franco Lolli (« Gente de bien ») ou très récemment Morgan Simon (« Compte tes blessures »). Des créateurs de séries télé comme Frédéric Rosset (« Irresponsable », sur OCS). Des producteurs comme Marc-Benoît Créancier (« Divines »). Des chefs opérateurs comme Julien Poupard. Il y a aussi les tout derniers diplômés, dont les courts-métrages ont été primés et qui sortiront bientôt leurs premiers longs, comme Caroline Poggi et Jonathan Vinel (ours d'or à la Berlinale en 2014) ou Léa Mysius.

La Fémis est un lieu où les bandes naissent. Des générations de scénaristes, réalisateurs, monteurs ou décorateurs arrivent dans le métier ensemble et forment des petites mafias de cinéma. Leur conquête territoriale est facilitée par le succès de la classe production, qui a essaimé dans les boîtes de prod parisiennes. Le jeune producteur Pierre-Louis Garnon dit : « On est un peu partout, c'est vrai. On embauche nos potes. On travaille avec les auteurs qu'on a connus là-bas. On a aussi des copains chez les distributeurs. D'ailleurs, au bout d'un moment, tu as envie d'en sortir, de la Fémis. C'est un microcosme dans le microcosme. Tu es en concurrence avec d'anciens copains. Tu signes des chèques à d'autres. Parfois certains se sentent trahis. Ça peut devenir pénible. » L'accélérateur Fémis ne concerne d'ailleurs pas que les étudiants de la Fémis. Chaque entrant est suivi dans les studios de la rue Francoeur par un cortège de potes, qui travaillent sur les courts-métrages et embrassent aussi la carrière. Les acteurs débutants y trouvent leurs premiers rôles. Beaucoup de jeunes techniciens appelés en renfort travaillent avec du matériel de pointe. C'est tout l'écosystème du très jeune cinéma français qui bénéficie indirectement des 11 millions d'euros annuels de budget de l'école.

Etrangement, dans cet âge d'or, les plus maltraités sont les rois théoriques de la Fémis. Chaque année, l'écrasante majorité des candidats au concours le présentent pour entrer en réalisation, ce qui en fait la section la plus sélective. Or peu d'élèves réalisateurs parviennent ensuite à réaliser. La plupart des cinéastes sortant de la Fémis sortent des départements scénario et montage. C'est une

vieille malédiction que la Fémis n'arrive pas à conjurer. Elle croit avoir trouvé le nœud de l'affaire : les scénaristes s'en tirent mieux parce qu'ils quittent l'école avec plusieurs scripts à proposer, dans un marché où, dit Thomas Cailley, « l'objet sur lequel un film est financé, c'est le scénario, plus que la réputation d'un réalisateur de court-métrage ». Cailley est sorti de la section scénario en 2011. « Les Combattants », son travail de fin d'étude, a immédiatement été pris par le producteur Pierre Guyard, ancien de la Fémis lui-même. Le film, sorti en 2014, a fait 400 000 entrées. Dans la promotion de Cailley, quatre élèves scénaristes sur six ont tourné un long-métrage, pour une seule élève réalisatrice, sur six aussi.

LA COLÈRE DES RÉALISATEURS

Dans les nouveaux programmes de l'école, les « réals » écrivent aussi un scénario. Mais le problème est peut-être plus profond. Ils s'estiment utilisés au bénéfice des autres corps de métier. « Leurs films sont des entraînements pour leurs camarades, dit Claire Simon. Ils ne peuvent pas cadrer, par exemple, parce que la section image doit pratiquer. S'ils veulent tourner en décor naturel, les décorateurs sont furieux. S'ils veulent tourner seuls avec une petite caméra, on le leur interdit. » Un ancien élève dit : « On ne sait jamais si on fait un film ou un exercice. Normalement, on devrait imposer ses règles, mais on se heurte à beaucoup de contraintes internes. » Enfin, le cursus de la Fémis ressemble à une mini-carrière de quatre ans. Les réputations fluctuent. Une compétition intense existe entre les élèves. Les séances d'analyses de films sont dures, parfois vécues comme des « séances d'humiliation », dicit un étudiant. Or une pression particulière pèse sur l'intrépide qui a osé se dire réalisateur à 20 ans. Chaque promotion a ses talents écrasés, dont on attendait beaucoup mais qui n'ont rien fait. « Ça se produit tous les ans, note Olivier Ducastel. Un monteur ou un scénariste plus décontracté sort une pépite, pendant que certains réalisateurs se ratent, ou tout simplement ne brillent pas, et ils ne s'en remettent jamais. »

En 2010, cette frustration des réalisateurs a provoqué une crise institutionnelle qui a laissé des traces. Quelques étudiants ont bloqué l'école et réclamé une refonte de la pédagogie. L'affaire a dégénéré. « Au départ, c'était une révolte saine contre la rigidité du



LA FÉMIS

La Fondation européenne des Métiers de l'Image et du Son (Fémis) est née en 1986 d'une refonte de l'Idhec. En 1998, elle a changé de statut pour devenir l'École nationale supérieure des Métiers de l'Image et du Son. Elle est domiciliée dans les anciens studios Pathé, à Montmartre, dans le 18^e arrondissement de Paris.

« système, dit Claire Simon. Puis les vautours ont essayé de récupérer le mouvement. » Le conseil d'administration, composé de personnalités extérieures à la Fémis, a créé une commission d'enquête, que beaucoup ont vue comme une offensive de l'industrie, et notamment de l'ARP, société civile des auteurs, réalisateurs et producteurs. *« Des putschistes, dénonce Alain Bergala, qui sont venus réclamer des têtes et nous expliquer qu'on devait former des gens en fonction des exigences du métier. Il fallait leur apprendre à faire des films du milieu, comme on dit, pas du petit film d'auteur. Tout ça reposait sur de vieilles haines, sur une idée dépassée de ce qu'est l'école, dans un milieu où beaucoup ont raté le concours, ce qui entretient les rancœurs. »*

Le ministère de la Culture a dû intervenir pour maintenir la direction en place. Cette crise était le énième remake d'une très vieille histoire. La Fémis est née sur les décombres de l'Idhec, institut fondé en 1943, machine qui formait les techniciens à la fameuse « qualité française » qui faisait ricaner la Nouvelle Vague. Après Mai-68, à la faveur de la fièvre gauchiste, il devient un foyer d'auteurs-expérimentateurs radicalisés. Dans les années 1980, il est ruiné et ingérable. Le ministère de la Culture décide alors de créer une nouvelle école, dans une optique d'« ouverture sur le monde professionnel ». Dès l'origine, la Fémis cherche ainsi à rester en équilibre entre l'école d'art et l'école de métier. Comme tous les bons compromis, celui-ci ne fait que des mécontents. Les cinéphiles dénoncent sa soumission au corporatisme et aux canons commerciaux. Le monde de la production peste au contraire contre cette école qui enseigne un cinéma à faible potentiel d'exploitation. Certains élèves trouvent le cadre pédagogique trop castrateur. D'autres jugent qu'on les prépare mal à la réalité castratrice du métier. Trente ans de polémiques virulentes dans la presse culturelle, de querelles de nomination, qui tournent inlassablement autour du même problème, celui de savoir si le cinéma est un art ou une industrie. ■

